

Sciences sociales et religieuses. Nature, impact et enjeux d'un parcours universitaire

Afin d'éclairer le sujet et de baliser le débat qui suivra cette conférence, je me propose de partir de mon expérience personnelle comme enseignant et doyen d'une Faculté de Science sociales, d'Economie et de Gestion.

Pendant plus de 30 années à Paris (ICP), il m'a été donné de percevoir comment le public étudiant de cet établissement, au niveau des 2^{ème} et 3^{ème} cycles, réagissait aux cours et séminaires relatifs aux phénomènes religieux du point de vue de la sociologie historique et de la sociologie de la connaissance. Examiner les enjeux, la nature et l'impact de ce parcours universitaire, enrichi d'analyses historiques concernant l'évolution du Christianisme dans la modernité, me paraît de nature à éclairer la question proposée : comment se vivent les relations religion, culture, société au plan des personnes dans leur tissu social ?

Un mot d'abord sur les Sciences sociales qui se proposent d'observer les données et règles relatives au fonctionnement des groupes humains sans prétendre déterminer les principes d'organisation des sociétés telles qu'elles devraient être en fonction d'une union du monde pré-existante d'ordre religieux ou non. Le type d'approche, si représentatif de la culture moderne, s'applique, bien sûr, aux religions qui constituent un fait social massif dont l'analyse ne déroge ni aux procédures rationnelles des Sciences sociales, ni à leur neutralité axiologique.

"A moi aussi sans doute, écrivait Claude Lévi-Strauss, le domaine de la vie religieuse apparaît comme un prodigieux réservoir de représentations (...), mais ce sont des représentations comme les autres et l'esprit dans lequel j'aborde l'étude des faits religieux suppose qu'on leur refuse d'abord toute spécificité".¹ L'approche anthropologique ou sociologique s'en tient à la dimension sociale du phénomène religieux, sans prétendre épuiser par là son objet. Semblable traitement exige que le chercheur ne se prononce pas quant à la signification "métaphysique" ou "surnaturelle" du phénomène."

¹ cf L'homme nu, Plon, 1971, p. 592 Dans cette ligne, on notera encore que bien des étudiants sont sensibles à une perception esthétique du christianisme, à une symbolique ouvrant à tous des possibilités d'invention et d'expression. Cf Michel de Certeau, *Le christianisme éclaté*, Seuil, 1974, p.18

A l'inverse sont écartées, au nom du même principe de neutralité axiologique, les prénotions considérant d'emblée les religions comme des vestiges d'un passé révolu et les croyances comme les symptômes d'une aliénation. Quels que soient les intérêts et convictions du chercheur, une attitude de respect est requise de sa part.

Les approches non religieuses du religieux par l'histoire, la sociologie et l'anthropologie ont permis la formation d'un corpus, sans cesse enrichi, intéressant tous les aspects des religions passées ou présentes. Rien n'a échappé à l'investigation qu'il s'agisse notamment :

- de leur jaillissement et des figures qui ont été ou demeurent les leurs depuis les religions de la nature et de la cité jusqu'aux grandes configurations monothéistes.
- de leur ancrage au sein de cultures déterminées avec ou sans tentatives de déborder leur milieu originaire.
- de leurs systèmes de croyances et de pratiques culturelles en relation avec des formes d'organisation variables selon les religions.
- de leurs rapports ambivalents avec la société, au sens où, d'un côté, "l'étendue, l'ordre, l'intensité des croyances dépendent, pour une large mesure, de la composition et de la culture des divers groupes" (Gabriel Le Bras) ; et, où, de l'autre, croyances et pratiques "modèlent la réalité collective et ses formes politiques à une profondeur insoupçonnée dans toutes les sociétés jusqu'à la nôtre dont l'originalité ne s'explique que par la sortie (...) de cette ancienne économie religieuse" (Marcel Gauchet).

Encore ne sommes-nous là que devant quelques têtes de chapitres essentielles, mais non exhaustives, et n'abordons-nous pas les multiples débats suscités à l'intérieur de chacun des points mentionnés.

L'impact de cette culture savante se fait bien sûr sentir chez les étudiants en Sciences sociales. On observe en premier lieu leur intérêt marqué pour une approche non religieuse du religieux où interviennent des raisons subjectives et objectives difficilement séparables. Le questionnement individuel, l'approfondissement de sa propre tradition confessionnelle, le désir d'une réflexion distanciée se rejoignent avec un besoin de repères face aux informations fragmentaires dispensées de manière immédiate et épisodique par les médias, surtout la télévision : à côté des interrogations récurrentes liées aux intolérances intégristes, aux violences meurtrières commises au nom de Dieu et à des phénomènes sectaires parfois dramatiquement négatifs, on perçoit en sens inverse l'écho souvent interrogatif suscité par des leaders confessionnels ou par de grands rassemblements de croyants.

Désireux de dépasser cette vision impressionniste du religieux, bon nombre d'étudiants suivent les séminaires d'anthropologie et de sociologie des religions au cours des 2ème et 3ème cycles. Ils se familiarisent ainsi avec les bases de la culture savante dans ce domaine. Parmi les acquis essentiels d'une telle formation, retenons les points suivants :

- l'expérimentation de la complexité du phénomène religieux qui ne se laisse pas réduire à une

définition **univoque**, vu la diversité des disciplines, des objets d'études et des problématiques sous lesquelles il est abordé. Toutefois, l'analyse de la variété des faits religieux, dans l'espace et le temps, ne débouche pas sur le relativisme. Relectures anthropologiques et sociologiques font ressortir des **convergences significatives** si l'on fait appel, par exemple, aux approches de la religion dans la lignée de Durkheim et de Weber.

- la découverte du poids du religieux, soit qu'il exprime "la vie sociale là où elle est ressentie le plus intensément" (R. Benedict) ; soit qu'il continue, dans les sociétés sécularisées, à se donner à voir comme **l'un** des modes possibles du vivre ensemble.

- la prise de conscience des enjeux liés au fait que l'Eglise doit maintenant coexister en France avec des religions **venues d'ailleurs**. Pareille situation requiert une connaissance objective de l'autre. D'où la pertinence des apports de l'histoire et de la sociologie des religions aux yeux de ceux qui se préoccupent des conditions humaines, pastorales et théologiques du dialogue inter-religieux.

Reste pour le public une question centrale et abordée sous divers angles : **le phénomène de la sécularisation** définie par Durkheim dès 1933 dans des termes qui demeurent d'une étonnante actualité.

"S'il est une vérité que l'histoire a mis hors de doute, c'est que la religion embrasse une portion de plus en plus petite de la vie sociale. A l'origine, elle s'étend à tout : tout ce qui est social est religieux : les deux mots sont synonymes. Puis, peu à peu, les fonctions politique, économique, scientifique s'affranchissent de la fonction religieuse, se constituent à part et prennent un caractère temporel de plus en plus accusé. Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui était d'abord présent à toutes les relations humaines, s'en retire progressivement ; il abandonne le monde aux hommes et à leurs disputes. Du moins, s'il continue à les dominer, c'est de haut et de loin, et l'action qu'il exerce, devenant plus générale et plus indéterminée, laisse plus de place au libre jeu des forces humaines. L'individu se sent donc, il est réellement moins agi : il devient davantage une source d'action spontanée. En un mot, non seulement le domaine de la religion ne s'accroît pas en même temps sur celui de la vie temporelle et dans la même mesure mais il va de plus en plus en se rétrécissant. Cette régression n'a pas commencé à tel ou tel moment de l'histoire : mais on peut en suivre les phases depuis les origines de l'évolution sociale. Elle est donc liée aux conditions fondamentales du développement des sociétés, et elle témoigne ainsi qu'il y a un nombre toujours moindre de croyances et de sentiments collectifs qui sont et assez collectifs et assez forts pour prendre un caractère religieux"¹

Sensibles à l'érosion de l'influence socio-culturelle des institutions chrétiennes et à l'affaiblissement du sentiment d'appartenance. aux Eglises en Occident, les étudiants sont initiés aux interprétations contemporaines de la sécularisation. Sans remettre en cause ses effets sociaux, la plupart des auteurs ne voient plus là l'indice d'un **dépérissement inéluctable du religieux**, mais plutôt de son **individuation** et de sa **sectorisation** hors des cadres institutionnels chargés, traditionnellement,

d'assurer sa régulation. Ces mutations appellent une série d'analyses.

Comment cerner et mesurer les modalités de "l'individuation" du religieux ? Comment identifier **les besoins sociaux** sous-jacents aux requêtes spirituelles et à l'émergence de groupes et de communautés qui tentent d'y répondre à la marge ou en dehors des institutions officielles ? Comment évaluer cet univers

¹ Emile Durkheim, *De la division du Travail social*, Paris, Félix Alcan, 3^{ème} édition, pp 143-144

religieux en tant que produit de la modernité ? Comment ces migrations font-elles l'objet d'une attitude pastorale et théologique d'inclusion ou d'exclusion ? Telles sont quelques-unes des **hypothèses** examinées dans le cadre actuel des réflexions sociologiques sur la sécularisation. Semblables approches sont menées sans exclusive par rapport à d'autres éclairages insistant davantage soit sur la montée de l'agnosticisme et d'un certain indifférentisme religieux ; soit sur l'analyse historique des ruptures fondamentales que l'Eglise d'Occident a connu depuis les 15^{ème} - 16^{ème} siècles jusqu'à l'époque contemporaine ¹ où l'on constate la fin des liens privilégiés non seulement entre christianisme et politique, mais aussi entre christianisme et culture.

S'en suit comme conséquence l'inscription des Eglises dans des sociétés pluralistes, ce qui implique qu'elles acceptent que la vérité (dont elles se disent dépositaires) ne sature pas l'espace social.

¹ Evolution que l'on peut ressaisir, sous un autre angle, comme autant d'essais par l'Eglise de refonder une totalité chrétienne avec l'invention des missions, la recherche d'une terre ouvrière, le recours au langage charismatique. Cf M. de Certau *La faiblesse de croire* Seuil 1988 P 275, 280

Conclusion

Grâce à ce type de formation, les étudiants sont conscientisés à des aspects du religieux ignorés ou non formalisés jusqu' là. La démarche les conduit à une lecture du christianisme en tant que celui-ci se trouve inscrit comme groupe minoritaire à l'intérieur de la totalité sociale.

Pour les croyants, ils trouvent ainsi, au-delà d'une compréhension affinée des phénomènes religieux, une opportunité d'approfondir leur foi et de la vivre comme un risque, tout en acquérant plus de recul et de lucidité à l'égard des institutions religieuses dont le statut et le rôle sont mieux situés, donc relativisés.

Parmi la minorité d'étudiants agnostiques, le parcours suivi leur permet de se repérer dans "le labyrinthe" des manifestations du religieux. D'aucuns perçoivent de plus que le devenir des grandes religions ne saurait leur être indifférent, même si la question se pose pour eux de manière différente que pour leurs condisciples chrétiens.

Louis de Vaucelles, sj